

De Lulé-Bourgas à Tchataldja

6 novembre. — A 9 heures nous quittons le village de Kara-Hassan à destination de Tchorkou, où nous avons encore mission de protéger les routes de Cfp. et de couvrir la retraite de toute notre infanterie en marche sur Tchataldja. L'après-midi, le peloton du génie a fait sauter les ponts de l'Erghéné.

Neanmoins, nous avons lancé des reconnaissances du côté de Lulé-Bourgas, qui nous envoient des renseignements précisant la marche des colonnes ennemies sur Tchorkou et Uzun-Hadjé.

Il a fait un froid glacial, on a peine à tenir les brides. Nous sommes maintenant constitués en colonne de route et en marche sur Tchorkou.

Nous avançons lentement sur les traces de l'armée, en déroute pour la deuxième fois.

Un pâle soleil d'hiver éclaire tristement cette morne et immense plaine noire de Tchorkou, où, çà et là, on voit un cadavre de cheval, une pièce abandonnée, un caisson défoncé, un soldat, épuisé par la fatigue ou les blessures, tombé à bout de forces et ne pouvant même pas implorer du secours.

A quelques centaines de mètres de nous, des corbeaux et des vautours dépecent les restes ensanglantés des milliers de héros morts pour la patrie, auxquels, avec un peu de prévoyance, on aurait pu conserver la vie.

La route — si on peut donner ce nom à la fondrière dans laquelle nos chevaux patagent jusqu'aux genoux — est jalonnée de toutes sortes d'objets d'équipement, jetés pêle-mêle par leurs propriétaires, désireux de s'alléger. Tout ce matériel semé sur les chemins par

Lieutenant Selim bey:
(du 1^{er} Lanciers):

Carnet de Campagne
d'un Officier Turc
Octobre-Décembre 1912.

De Sul-Oglou à
Tchataldja
Paris 1913
L. 96-104

notre armée représente des millions d'impôts impitoyablement arrachés à notre malheureuse nation. ---

Après une heure de marche, je vois apparaître au loin à l'horizon les minarets de Tchorkou, sur la colline qui domine la plaine vers l'est.

Un peu plus tard, nous traversons le pont et la voie ferrée et nous passons à côté des casernes d'artillerie pour pénétrer en ville.

La station, les aiguilles, les réservoirs d'eau sont tous détruits. Tout ce qui nous entoure a un aspect de désolation et de mort; on croit voir partout les effets d'un cataclysme.

Dès le pont, de longues files de trainards viennent grossir notre colonne.

Plus nous avançons, plus nos mouvements sont paralysés par la soldatesque sans chefs, sans direction, sans aucun but déterminé, qui afflue vers la ville.

Nous apprenons bientôt que trois bataillons d'infanterie, sous les ordres du commandant breveté Salaheddine Bey, ont pour mission de protéger la ville avec nous et de couvrir les routes de Constantinople, pendant la retraite sur Tchataldja. Ces bataillons nous font une très bonne impression, la tenue de leurs officiers est parfaite; les cadres sont bien constitués; en un mot, on peut compter sur eux. Je rencontre quelques camarades qui me questionnent sur la situation de l'armée ennemie.

Tchorkou présente le même aspect que Baba-Eskich Lulé-Bourgas, à la veille de leur occupation par l'ennemi.

Mais avec cette différence que les habitants de Tchorkou, qui sont chrétiens, n'ont pas l'air des chouvoir de nos malheurs.

Ils ne bougent pas et attendent l'arrivée des Bulgares. Néanmoins, ils sont avec nous d'une extrême courtoisie.

Le général et sa suite sont logés à la municipalité.

Les autres locaux des deux côtés de la grande rue sont réservés aux régiments.

On trouve du pain en abondance. La troupe peut préparer un repas chaud.

Mon ami le lieutenant Djelal, du 3^e régiment, fils du Djelaleddin pacha, aide de camp de l'empereur Napoléon III, m'offre l'hospitalité. Je vais avec lui visiter sa demeure et suis d'autant plus satisfait qu'il y a de la place, dans une écurie attenante, pour loger ma jument.

Je me sens de plus en plus souffrant, mais je suis décidé à rester avec mon unité, tant que j'aurai la force de me tenir en selle.

Les quelques rares habitants musulmans que nous rencontrons en ville nous demandent ce qu'ils doivent faire. Ces sont, en général, des vieillards. Nous les conseillons de se retirer avec l'armée et nous engageons tous ceux qui peuvent porter les armes — ils sont très rares, tous et ont déjà enrôlés — à prendre un fusil et à se joindre à nous pour faire leur devoir de vrais patriotes. Nous voyons sur tous ces visages la tristesse et le découragement.

Pendant les manœuvres de 1910, j'avais passé deux nuits à Tchorkou avec le chef d'état-major général, dont j'étais l'aide de camp provisoire. A cette époque, la gaieté battait son plein et j'ai gardé un très bon souvenir de ce séjour. Quel contraste, aujourd'hui, qui aurait pensé que nous retournerions un jour à Tchorkou, vaincus et en déroute, à peine en état de défendre notre capitale.

Dans la nuit, vers l'heure du matin, Djelal est réveillé par son maréchal de logis de service. C'est son colonel qui le fait appeler.

Une demi-heure après il est de retour et apprend que Salih pacha, impatient de connaître la direction prise par les colonnes ennemies, a décidé d'envoyer plusieurs escadrons en reconnaissance. Son chef de corps l'a fait demander pour lui faire détacher un peloton, afin de renforcer un escadron qui part. Le capitaine de Djelal étant parti en mission à Gp., c'est lui qui a le commandement de l'escadron comme plus ancien lieutenant.

7 novembre. Vers midi, au moment où j'examine ma jument, je vois arriver Djelal en courant:

"A cheval, me crie-t-il, on signale l'ennemi en marche sur la ville."

Je saute en selle et me dirige vers la demeure du colonel.

Je rencontre en route le chef d'état-major de la division; il est seul et m'enjoint de le suivre. Je fais prévenir le colonel par un cavalier de mon régiment, et nous nous dirigeons au galop, Youssef bey et moi, vers les hauteurs qui dominent la gare.

Un des bataillons de Salaheddine bey est déjà en position sur la gauche de la chaussée, un second en échelon en arrière. Le troisième bataillon forme la réserve, à l'issue est de Tchoulou. Il n'y a donc que deux bataillons qui vont immédiatement participer au combat.

Pendant que Youssef bey inspect les positions, le capitaine Nazim vient nous rejoindre et nous continuons notre tournée en sa compagnie.

Nous distinguons au loin les têtes de colonnes bulgares.
Nos reconnaissances n'ont pu déterminer exactement les forces dirigées sur Tchoulou.

(à suivre)

Nous avançons tous les trois vers la gare, les Bulgares débouchent d'une colline derrière le pont. Ils sont maintenant à 2 kilomètres de nous. Le terrain ne se prête pas à l'observation.

Nous retournons vers la ville pour nous porter plus au nord, afin de pouvoir juger de la profondeur des colonnes ennemies.

Deux bataillons bulgares ont déjà traversé le pont.

Ils se déploient en tirailleurs et le combat s'engage.

Des patrouilles d'éclaireurs ennemis se dirigent sur nos positions par différentes directions.

Nous sommes obligés de nous tenir sur nos gardes, car les ondulations du terrain peuvent nous exposer à une surprise désagréable.

Nous revenons vers les moulins qui se trouvent à l'est de la gare et nous voyons, de là, venir au-devant de nous des forces assez importantes.

Le combat d'infanterie continue toujours.

Salaheddine bey se voit contraint de faire face à des forces qui lui sont très supérieures, mais il résiste énergiquement.

La division de cavalerie est massée à l'est de Tcherlou, sur la route de Silivri.

Nous rentrons dans la ville, où il n'y a plus un soldat.

L'attitude des habitants grecs est franchement hostile

Maintenant que nous sommes seuls, la courtoisie de la veille, et même de la matinée, a disparu. On nous traite négligemment. Quelques individus se montrent très arrogants.

Nazim bey et moi, nous commençons à nous fâcher, mais le chef d'état-major nous conseille le sang-froid.

Je veux profiter de mon passage près d'une auberge pour garnir mes fontes. Je demande s'il a quelque chose à manger. L'aubergiste n'a rien, mais nous chercher des vivres au marché.

Pendant ce temps-là, il y a pas mal de Grecs qui sont réunis autour de nos chevaux. Je suis là seul avec mon ordonnance. De l'endroit où nous sommes, nous voyons tout ce qui se déroule du côté de la gare.

Le mouvement de la ligne des tirailleurs bulgares avançant progressivement, la retraite régulière des nôtres vers l'est.

L'évêque grec, paré de son attirail sacerdotal, avec une grande croix à la main, attendant les Bulgares pour les souhaiter la bienvenue. Voilà un indice certain des bonnes dispositions des habitants.

Aussi, nous avons la précaution de tenir nos armes prêtes.

Enfin, les provisions arrivent et, après avoir encore acheté quelques pains dans une boulangerie voisine, nous rejoignons promptement la division.

Vers 3 heures, notre infanterie est en retraite du côté de Tchanta, sous la protection de la batterie qui était restée attachée à la division. L'autre ayant été embarquée en chemin de fer quelques jours auparavant pour Tchataldja.

La mission de notre division et des bataillons de Saliheddine Bey consistait uniquement à couvrir la retraite et à retarder la marche de l'ennemi, notre but n'est pas de défendre Tchorlou.

Le gros de l'armée ayant déjà pris du champ et ne se trouvant plus en péril, Salih pacha fit rompre le combat.

Le mouvement se déroule très facilement.

L'infanterie se dérobe sur la route de Silivri...

En somme, l'engagement de Tchorlou s'est réduit à une simple affaire d'arrière garde, qui n'a coûté de pertes importantes à aucun des partis. Nous nous en tirâmes presque complètement indemnes, grâce à l'absence d'artillerie chez l'ennemi.

C'est à Tchorlou que nous avons appris qu'Abdullah pacha avait été remplacé dans le commandement de l'armée de l'est par le ministre de la Guerre lui-même Nazim pacha.

ΤΣΟΡΛΟΥ.

445j

- Votre Excellence (Mahmoud Cheuket-topovás) me permettra-t-elle de poser une question? Que comptez-vous faire pendant votre ministère en envisageant l'éventualité d'une guerre avec nos voisins?

- J'avais étudié le problème bien avant que je ne fusse ministre de la Guerre, mais je ne l'ai résolu que pendant que j'occupais ce poste et en collaboration avec von der Goltz.

Nous sommes allés ensemble visiter toute la partie de la Thrace qui par sa position, était destinée à devenir le théâtre de la guerre, et nous nous sommes arrêtés à fixer comme zone de concentration de notre armée la rive gauche de l'Erghéné, du côté du Tchoukrou et là, une fois la supériorité numérique obtenue, on pouvait prendre l'offensive.

Lieutenant Selimbey:
(du 1^{er} Lanciers).
Carnet de Campagne d'un
Officier Turc
(Octobre - Décembre 1912)
Paris, 1913
Z. 133

AKAΔHMIA